



HAL
open science

“ Copier, plagier, imiter : écrire ? ”, à propos de M. Decout, Qui a peur de l’imitation ?

Sylvain Dournel

► To cite this version:

Sylvain Dournel. “ Copier, plagier, imiter : écrire ? ”, à propos de M. Decout, Qui a peur de l’imitation ?. Littérature, 2019. <hal-04438693>

HAL Id: hal-04438693

<https://hal.science/hal-04438693v1>

Submitted on 5 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

. À propos de Maxime Decout, *Qui a peur de l'imitation ?*, Paris, Minuit, 2017, 160p.

L'imitation n'a pas bonne réputation, ni l'imitateur bonne presse. La première au mieux questionne mais le plus souvent inquiète, inspire une méfiance sourde face à une entreprise dont la propriété n'est plus avérée, où la création semble se gauchir et dont l'origine se double, se trouble ; autre ère du soupçon où le second oscille entre peur d'être démasqué et jouissance indue, extorquée, d'une œuvre dont il n'est que l'inavouable co-signataire. Puisque « l'imitation n'est jamais une attitude évidente, simple » (7), l'écriture investigatrice de Maxime Decout le sera d'autant plus ; un ton léger, badin parfois, des choix lexicosyntaxiques qui fuient les alambics inutiles, un goût certain pour la formule, une connivence explicite avec le lecteur complice.

L'auteur ne peut ici éluder la connotation très marquée de son objet d'étude, et la réflexion s'origine dans une axiologie négative qui, même lorsqu'elle tend à s'affranchir de ces présupposés, continuera à scander sa démonstration. « Recel », « contrefaçon », « maraude », l'imitation s'inscrit aisément dans une isotopie du vol que croisent les invariants des procès qui, de tous temps, lui ont été intentés. Entre « déni » et « délit d'imitation » (49), l'imitateur définit également, en creux ou en négatif, le génie littéraire. Il est celui qui abdique, face à l'absolu, face au vertige de ce qu'il voudrait écrire.

Rapidement, Decout s'attache cependant à repenser l'imitation au-delà de l'antagonisme qui l'oppose à l'invention. Avec méthode il isole ses constituants – pastiche, parodie, plagiat – et y discerne des degrés. Sans sombrer dans l'anecdotisme l'essayiste exemplifie généreusement et le plus souvent, savoureusement. Les pratiques dialoguent, la notion se déterritorialise ; la « peur » laisse place au vertige face à l'anthologie qui prend forme, de l'Antiquité à la littérature contemporaine, de Montaigne à Perec, de Stendhal à Modiano, de Nodier à Sartre. L'essai – qui aurait pu se muer en réquisitoire – multiplie les ouvertures et tend vers un ton et une forme de plaidoyer. Promue « sage-femme » (100) de l'histoire littéraire, l'imitation se dresse à l'épicentre d'une communauté créatrice, novatrice, et dont le mimétisme est la matrice séculaire.

Ligne tensive du propos, la « peur » peut s'évanouir en un plaisir que l'essayiste souhaite contagieux. Plaisir de l'investigation bien sûr, et l'entrée privilégiée qu'il ménage dans les coulisses du fait littéraire n'y est pas étrangère. Plaisir voyeuriste devant l'établi entrouvert des grands de l'écriture et des fabriques de la postérité. Griserie de l'écrivain qui travestit son style, ou se style en autre, charmé par la « sorcellerie des mots lus » (64). À l'exemple de Decout lui-même, sans aucun doute. Une fois le livre refermé son lecteur peut s'interroger sur l'assignation de cette première personne du prometteur « Longtemps j'ai imité de bonne humeur », qui titre son introduction. « Ce livre que vous lisez », interpelle-t-il, « n'est-il pas d'ailleurs, comme tant d'autres, le fruit d'un brigandage souterrain parmi d'innombrables discours ? » (8).

Au-delà du plaisir qu'elle suscite, l'essai tend à penser l'imitation comme un symptôme éclairant, un poste d'observation avancé dans l'étude des décisions qui génèrent l'écriture. Pasticheur, c'est ouvrir une brèche dans l'hermétisme du tout formé par le texte source, rompre son charme pour en examiner la machinerie, démythifier l'imité par l'examen scrupuleux, nécessairement analytique, de sa fabrique verbale. C'est aussi, pour le pasticheur, suppléer les insuffisances de ses propres pratiques, et le plus souvent, se hausser. L'imitation n'est plus dépossession, mais conquête. Imiter revient, scripturairement parlant, à se trouver. Se voit problématisée non seulement la notion d'originalité mais aussi et surtout le lien qu'elle noue avec l'originel. Y a-t-il une œuvre première, à la fois modèle, étalon et parangon pour celles à venir ? Toute œuvre est-elle nécessairement l'annexe, plus ou moins heureuse, d'une autre ?

Si la remontée vers un amont absolu de l'imitation demeure ouverte, béante, la prise en compte d'un aval ouvre d'autres perspectives. L'imitation creuse une irréductible distance, pour devenir « une critique performative qui réalise ce qu'elle postule » (95), et par là un actant majeur du progrès esthétique et intellectuel. Projetée dans le champ de l'écriture collectiviste, cette conception de l'imitation comme réactivation incessante de la créativité forme un « vaste compagnonnage entre écrivains », au service de l'avancée littéraire. Cette dimension partagée de l'acte d'écriture introduit une dynamique fascinante au cœur du langage et du style. Puisque « l'œuvre se fait avec et contre des modèles, et que cette lutte diligente de bout en bout certains textes » (67), l'élan mimétique fait du style une mosaïque d'emprunts ; la signature textuelle d'une singularité demeure, mais elle procède d'un assemblage, nourri de traits électifs, et participe d'autres, en cours et à venir. Si le style peut être perçu comme un marqueur identitaire, le travail de mutualisation, de partage, d'emprunt, qui induit un rapport à l'autre, ne peut rester sans conséquence : le style devient « commerce identitaire du Moi dans ses rapports étroits [...] avec l'autre » (85).

Au terme du parcours que propose *Qui a peur de l'imitation ?* l'interrogation demeure, mais son point focal s'est salutairement déplacé. L'étude a non seulement éclairé les bornes définitives de l'imitation, mais surtout elle ne l'a pas figée dans une commode stéréotypie. Au contraire, le cadre conceptuel large et la disparate des exemples convoqués appellent à une autre lecture, ouverte à « l'immense paradoxe que cristallise l'imitation », crainte « pour ce qu'elle est » mais mise en œuvre « pour ce qu'elle permet » (70). La vie des textes, la circulation des savoirs, le renouvellement des formes résultent d'une lente juxtaposition – ou concaténation – d'écritures, disposées sur la table du « grand banquet de l'imitation collective » (128). Entrer en écriture, s'asseoir à la table, n'exige pas l'éviction de tout modèle, bien au contraire.

Sylvain Dournel

Université de Lille III

EA 1061, ALITHILA, Analyses Littéraires et Histoire de la Langue